Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 8 (1900)

Heft: 29

Artikel: Le Père Girard : précurseur de la réforme catholique-chrétienne

Autor: Richterich, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403468

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PÈRE GIRARD

PRÉCURSEUR DE LA RÉFORME CATHOLIQUE-CHRÉTIENNE.

(17 décembre 1765—6 mars 1850.)

Ce n'est pas l'œuvre pédagogique du célèbre Cordelier, né à Fribourg en Suisse, qui fait l'objet de ce travail. Il suffit de dire que la réputation de Girard s'étendait bien au delà des frontières de la Suisse, que son principal ouvrage pédagogique *(Cours de langue)* fut couronné par l'Académie française et qu'il reçut du roi Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur. « La vie du grand Cordelier, écrit M. Daguet, son disciple et ami, dans la biographie du P. Girard, est un épisode émouvant de la guerre qui se livre au sein de l'humanité entre l'esprit de servitude et l'esprit de liberté. »

Le Père Girard a préconisé nos idées religieuses; et, traité d'apostat, d'illuminé, de schismatique par les jésuites, il est resté catholique jusqu'à la mort, tout en reniant les innovations doctrinales et l'intolérance de l'ordre de Loyola. L'illustre pédagogue n'a pas eu la douleur de voir le couronnement de l'œuvre néfaste, du système ultramontain devenu tout-puissant dans l'Eglise catholique-romaine. L'Immaculée-Conception, le syllabus, l'infaillibilité et l'omnipotence papales, érigés en dogmes, la mise en honneur de la théologie de Thomas d'Aquin et son introduction dans les séminaires, l'érection d'une université papiste dans sa ville natale, sont des faits postérieurs, et il n'a pas eu à gémir sur la proclamation comme dogmes des opinions théologiques combattues par lui. Honneur à ce courageux défenseur du véritable catholicisme, à ce moine patriote, pieux et éclairé!

I. — Jeunesse et débuts de Girard.

Jean-Baptiste Girard est né le 17 décembre 1765, à Fribourg. Les germes de la tolérance, du respect des convictions religieuses d'autrui, qui formera l'un de ses traits distinctifs, il les avait puisés tout enfant dans les exemples et les leçons de sa mère. Nous trouvons dans le chapitre des « Souvenirs » intitulé: « La femme de Morat », un trait curieux. L'auteur le raconte ainsi: « La femme de Morat, ou plutôt du Vully moratois, était une bonne vieille paysanne protestante, qui, tous les samedis, traversait le lac et faisait trois lieues de chemin pour apporter ses légumes au marché de Fribourg. Elle ne manquait jamais de se rendre à la maison Girard, où son arrivée était saluée par les cris joyeux des enfants pour lesquels elle avait toujours en réserve quelque friandise dans sa corbeille. Un jour, le précepteur expliquait aux enfants le catéchisme et il en vint à cette phrase: Je suis de la religion catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut. Il leur affirma que tous ceux qui n'étaient pas de la religion catholique étaient damnés sans exception et sans miséricorde. Là-dessus dialogue entre le petit Girard et son maître: « Et la femme de Morat? — Damnée comme les autres. — Pourquoi donc? — Parce qu'elle n'est pas catholique. — Je ne veux pas qu'elle soit damnée. — Si vous ne voulez pas le croire, vous serez damné vous-même. — Cela ne se peut pas. — C'est comme cela, petit raisonneur, qui voulez en savoir plus long que le catéchisme et votre maître. » Lorsque la femme de Morat revint, le petit Jean s'enfuit en poussant des cris et répondit à sa mère: « Ah! maman, cette bonne femme sera damnée. » La mère le rassura en lui disant: « Ton précepteur n'est qu'un âne, le bon Dieu ne damne pas les bonnes gens. »

« Depuis ce temps, continue le P. Girard dans ses « Souvenirs », les explications de mon précepteur ne troublèrent plus mon esprit. Ma mère avait parlé selon mon cœur et cette autorité l'aurait emporté sur tous les docteurs de l'univers. Je leur aurais dit: « Vous êtes des ânes, maman l'a dit. Pour moi, je la retins toujours, cette parole qui m'avait consolé et je l'appelai plus tard la *théologie de ma mère*. Cette théologie a eu une grande influence sur ma vie et a donné à mon âme

une direction que j'appellerai chrétienne. *Le bon Dieu ne damne pas les bonnes gens.* Quel texte pour le cœur d'un enfant qui a vu l'image de la bonté céleste dans la tendresse maternelle et qui en a été touché dès le berceau! Le bon Dieu! les bonnes gens! Tout l'évangile est dans ces paroles. Avec un bon cœur, on les comprend, la tête seule n'y entend rien. »

A l'âge de dix ans, le petit Jean fut mis au collège Saint-Michel, que les jésuites dirigeaient depuis deux siècles à Fribourg. Bien que cet ordre eût été supprimé deux ans auparavant (1773) par le pape Clément XIV, les anciens professeurs avaient continué à y enseigner et n'avaient fait qu'échanger, « en mêlant les larmes au rire » (risus lacrymis commiscentes. Historia colleghii Friburgii in Vuithonia), la robe du jésuite contre la soutane du prêtre séculier. Girard demeura six ans dans ce collège (1775-1781), et à l'âge de seize ans il entra dans l'ordre des Cordeliers. Après une année de noviciat, il se rendit en Allemagne, pour y étudier la philosophie, la physique et les mathématiques. A Wurzbourg, il étudia pendant quatre ans, à côté de l'université de cette ville, la théologie et le droit canon. A ces études, il joignit celle de l'hébreu. « C'est en Allemagne que j'ai fait mon éducation, écrit-il plus tard à son ami Henri de Wessenberg. Mon être s'y est développé et il a pris, pour ainsi dire, de l'accroissement. » C'est à Wurzbourg que, dégoûté de la théologie de l'école, il tomba dans le doute le plus complet, mais la pensée que le christianisme pourrait bien être quelque autre chose que cette théologie, l'en retira. Il se mit à étudier l'évangile pour son compte. « La comparaison, dit-il lui-même, fut longue et sérieuse, mais la récompense fut douce, car le chrétien de cœur devint aussi chrétien d'esprit. » Les thèses qu'il soutint devant ses professeurs en 1787 et 1788, roulaient sur les questions qui passionnaient alors les esprits en Allemagne, savoir les questions des droits respectifs de l'Etat et de l'Eglise, du pouvoir papal, des biens ecclésiastiques, l'origine du célibat obligatoire, la liberté de conscience et de culte. Girard s'exprime ainsi sur la liberté ou tolérance religieuse: « Contre les ennemis du corps, l'emploi des armes est légitime. Mais contre les ennemis des âmes, on ne doit employer que les armes spirituelles. La contrainte en matière purement religieuse n'est propre qu'à faire naître l'hypocrisie, dont la fille est l'irréligion, cette peste de la société

humaine. Le Christ ne forçait pas la foi, mais disait au peuple: Si quelqu'un veut me suivre, qu'il vienne. Ce n'est point faire un acte de religion que de contraindre à la religion, laquelle doit être reçue *par persuasion* et non par violence. »

Quant au gouvernement de l'Eglise, la thèse de Girard résolvait ainsi cette question: « L'Eglise catholique n'est d'institution divine ni une monarchie, ni une aristocratie, ni une démocratie, mais une *république chrétienne, dont le primat ou le pape est soumis aux conciles œcuméniques représentant l'Eglise universelle, à laquelle seule l'infaillibilité a été promise.* »

Il est à remarquer que, pendant le séjour de Girard à Wurzbourg, il souffle un vent de rénovation religieuse en Allemagne (Emser Punktationen, 1786; réformes projetées par l'empereur Joseph II et celles de son frère Léopold de Toscane). Une grande partie du clergé rêvait une espèce de catholicisme évangélique et national, mélange de gallicanisme et de jansénisme, et qui, sans se séparer de Rome, ne voulait pas en être l'esclave.

De retour à Fribourg, Girard reçut l'ordination sacerdotale à l'âge de 23 ans, et il se mit à enseigner la morale et la philosophie aux plus jeunes de ses confrères et à prêcher dans l'église du couvent des Cordeliers. Il étudia la philosophie de Kant et s'appropria les doctrines de ce philosophe en ce qu'elles avaient de beau et d'élevé dans l'ordre intellectuel et moral, tout en combattant ce qu'il appelait les erreurs de Kant. La doctrine de ce dernier sur la Raison pratique parut à Girard la plus sublime démonstration du devoir, de la conscience et de l'existence d'un Etre suprême.

Le P. Grégoire (nom qui lui fut donné à l'entrée dans le couvent), rédigea en 1799 un « Projet d'éducation publique pour la République helvétique, » sous les auspices de Stapfer, ministre des arts, des sciences et des cultes sous le régime unitaire. Il y dit, entre autres choses, en parlant de la question religieuse:

« Le christianisme doit être à la base de toute société politique et particulièrement d'une république; mais si par christianisme il fallait entendre toutes ces *décorations gothiques, toutes ces pratiques superstitieuses, ces maximes intolérantes* que les vices et l'ignorance des hommes y ont *ajoutées depuis*

sa naissance, j'hésiterais à dire s'il ne vaut pas mieux le mettre en oubli que de l'enseigner encore. Mais si l'on entend parler du christianisme *dans sa simplicité et pureté primitives,* alors je confesserai hautement que de l'écarter de l'enseignement public, ce serait porter le coup le plus funeste aux mœurs, à la vertu et à la société. Depuis dix-huit siècles que nous philosophons, nous n'avons pas découvert nne seule vérité morale ou de religion qui ne se trouve dans cet Evangile, dont l'invention, comme dit Rousseau, serait un plus grand prodige que le héros qui en fait le sujet. C'est à ce livre que l'Europe doit toutes ses lumières et sa supériorité sur les autres parties du globe. »

II. — Girard, curé de Berne (1799-1804).

Le P. Girard fut appelé à cette fonction par le gouvernement helvétique et il dit pour la première fois la messe à Berne depuis la réformation. Il évita toute espèce de luxe dans le culte; il célébrait la messe les jours de dimanches et de fêtes, et prêchait alternativement en allemand et en français. Pendant la grand'messe, les fidèles, grands et petits, chantaient en langue vulgaire, en sorte que tous prenaient une part active à l'auguste cérémonie comme dans l'Eglise primitive. Par ses vertus, son dévouement, la simplicité évangélique avec laquelle il organisa le culte dans le temple qu'il partageait avec les pasteurs réformés, et les rapports bienveillants qu'il entretint avec eux et en particulier avec le doyen Ith, il gagna l'estime de tous les gens de bien à Berne. Le P. Girard dit dans ses « Souvenirs »: « J'ai vu ces Messieurs (les pasteurs) à mes sermons, et ils ont pu me voir aux leurs. Je les ai entendus prêcher les vérités évangéliques avec clarté, avec force, avec onction. Mon cœur s'écriait comme l'apôtre: Pourvu que Jésus-Christ soit prêché! Jamais les ministres bernois n'ont essayé de controverser avec moi et je n'ai pas été tenté de le faire avec eux. *C'est la controverse qui nous a divisés au seizième siècle.* »

Une patricienne bernoise, Madame de May, dit de Girard en écrivant à Aloys Fontaine, chanoine fribourgeois et cousin du Cordelier: « Je ne connais personne d'aussi dangereux pour nous autres protestants que le P. Girard; il fait respecter la religion que tant d'autres ne savent que *faire haïr.* »

M. Odet, évêque de Fribourg, ayant remis au président du gouvernement helvétique un mémoire contenant les griefs du clergé catholique contre les lois émanées du régime unitaire, pria Girard, curé de Berne, de soutenir la chose devant qui de droit. Le P. Girard adressa à son évêque quelques observations concernant ce mémoire. Le rédacteur du mémoire ayant appelé les couvents *la perfection de l'idée religieuse,* le curé de Berne demanda si la perfection était impossible aux origines du christianisme où l'institution monastique n'avait pas encore fait son apparition dans l'Eglise. Relativement aux causes matrimoniales enlevées par le régime unitaire au for épiscopal pour l'attribuer aux tribunaux civils, Girard mit l'auteur du mémoire en opposition avec lui-même, puisqu'il avouait que Thomas d'Aquin reconnaissait à l'Etat le droit de régler ce qui regarde la société civile. Le placet regium ou le visa de l'Etat date, selon Girard, de l'empereur Constantin, le protecteur du christianisme, et n'est pas une usurpation des gouvernements dans les temps modernes; la dîme, dont le rédacteur du mémoire réclamait le rétablissement comme étant d'institution divine, est une propriété privée, respectable à ce titre, dont l'origine, d'après le curé de Berne, devait être cherchée dans les dons volontaires de l'Etat et des particuliers. Pendant le séjour du P. Girard à Berne, l'évêque de Fribourg, Odet, mourut; les magistrats et les prêtres, amis des réformes préconisées par Fontaine et le conseil d'éducation de Fribourg, patronnaient la candidature du curé de Berne (29 juillet 1803); mais le parti jésuitique ayant dénoncé ce dernier à Rome, c'est son candidat qui fut élu. Grâce à l'esprit évangélique de Girard, la paroisse catholique de Berne fut définitivement érigée.

III. — Girard, préfet des Ecoles françaises de Fribourg (1804-1823).

A la fin de 1804, Girard se choisit un successeur à Berne, l'installa et s'en retourna dans le couvent de Fribourg, pour y organiser les écoles selon le désir du conseil municipal. L'école qui ne comptait à son arrivée que 40 élèves, atteignit au bout de quelques années le chiffre de 400. Trois fois il fut accusé de *kantisme* auprès de la cour de Rome, qui, à trois

reprises, refusa de prêter l'oreille à ces attaques malveillantes. Le nonce en Suisse, Testaferrata, reprochant au P. Girard, nommé provincial de son ordre, de ne pas consulter la source de toute lumière et de tout pouvoir, celui-ci écrivit au gardien de Lucerne, Marzohl (9 mai 1812), *qu'il le faisait à dessein pour ne pas se laisser enchaîner au joug de Rome* (ich that es mit Fleiss, weil ich glaube, dass wir uns an das römische Joch nicht verschmieden sollen).

Le pape Pie VII ayant rétabli l'ordre des jésuites en 1814, le parti obscurantiste à Fribourg escompta leur réinstallation prochaine. L'évêché de Fribourg étant devenu vacant par le décès du titulaire en 1815, les accusations d'hérésie portées par le nonce Testaferrata firent échouer pour la seconde fois la candidature du P. Girard au siège épiscopal. Un obscur curé de campagne et ancien élève du collège germanique à Rome, Pierre-Toby Jenny, fut nommé. Le P. Girard parle du nouvel évêque et de ses impressions sur la situation à Fribourg dans une lettre à son ami, le curé Maurice Mayer de Zurich (1816): «J'ai beaucoup souffert depuis le dernier automne. Des *drôles à faces pieuses* m'ont attaqué de toutes les manières. Mon système nerveux est détraqué et résiste à la guérison. Je n'écris rien et je ne dis rien. J'ai pris le parti de me tenir en dehors du tumulte des passions, espérant ainsi me faire oublier de tout le monde. Mais je n'y réussis pas. Si ces Messieurs ne voulaient pas de moi pour chef, je me serais tout aussi peu accommodé du rôle qu'ils auraient voulu m'assigner. J'ai parfaitement pénétré leurs vues. *Si un évêque doit être abaissé au rang d'un simple vicaire de Rome ou n'être qu'un instrument de la Papocésarie renaissante, aucun homme de cœur et de sens ne voudra d'une position de ce genre.* Et c'est là le motif pour lequel on nous a donné pour évêque un docteur romain. C'est un brave homme, plus aisé à instruire que savant, et par-dessus tout *grand vénérateur de la ville éternelle.* La Nonciature le mènera par la lisière et lui fera commettre des fautes, car elle ne comprend rien, pas même l'intérêt du saint-siège.»

A peine élu, l'évêque Jenny rétablissait la fête de Villmergen, instituée pour célébrer la défaite des Suisses protestants en 1656. La réaction cléricale finit par triompher; le 15 septembre 1818, le Grand Conseil fribourgeois vota le rappel

des jésuites par 69 voix contre 42. On accusa le P. Girard d'être un prêtre réfractaire, le chef d'une secte tendant à détruire la religion catholique, et on fit circuler sur lui des bruits calomnieux et des racontars infâmes. Soutenu par le conseil municipal, le P. Girard tint bon. Il exprima ainsi ses impressions dans une lettre à l'avoyer bernois de Wattenwyl: « Le pape Ganganelli était cordelier et les jésuites nous regardent comme leurs ennemis mortels. L'*ultramontanisme sort de dessous terre,* il menace la cité et la religion et l'on s'endort comme si l'on n'était pas à la *veille de la plus triste révolution. La division est partout et tout tombe en dissolution.* »

A son ami, le pasteur François Naville, de Vernier (Genève), il écrivit le 31 janvier 1819: « Il faut que je défende la place. Les exclusifs ont obtenu de grands secours des *Pères de la Ruse.* On m'a offert un asyle honorable, mais je ne veux pas fuir comme un lâche. »

Le P. Girard, en parlant d'asyle, a en vue une honorable retraite qu'on lui offrit à Paris par l'entremise du ministre suisse A. Stapfer. Enfin, en 1823, le Grand Conseil abrogea l'enseignement mutuel comme *immoral et irreligieux.* Cette condamnation révolta le public de Fribourg. Les ultramontains s'écriaient: « Girard est un révolutionnaire, un schismatique, il dresse autel contre autel. » Le bruit courait dans le canton et en ville que le P. Girard avait été condamné à périr sur le bûcher comme hérétique. Plusieurs villageois venaient en ville pour assister à son supplice.

Flagellant la conduite de l'évêque Jenny, qui avait été d'abord favorable à son système d'enseignement, le Cordelier s'exprime ainsi: « L'autorité des évêques est certainement respectable, lorsqu'elle *rend témoignage aux vérités chrétiennes* et que, suivant l'ordre donné par l'apôtre à Timothée, elle *garde le dépôt de la foi et l'ouvre aux fidèles;* mais que cette autorité reste dans ses limites et se garde surtout de *substituer au langage de l'Ecriture celui des opinions ou des passions du jour,* autrement elle cessera d'être vénérable et pourra même devenir *odieuse* à bien des gens. Ainsi sont trahis les intérêts du christianisme. »

IV. — Girard à Lucerne (1824-1834).

Ne voulant pas être une pomme de discorde dans sa ville natale, le P. Girard s'exila volontiers et se rendit dans le couvent de son ordre à Lucerne. Il fit un nouveau cours de philosophie et de théologie au couvent à de jeunes confrères et plus tard fut nommé professeur de philosophie au lycée et membre du conseil d'éducation. De cette époque date une lettre à son ami, le pasteur Naville, où il dit:

« Il *faut combattre le paganisme que l'Eglise recèle encore dans son sein.* La Grèce où l'Evangile a brillé, nous intéresse à juste titre. Mais je voudrais qu'en donnant aux Hellènes le *baiser de paix,* nous nous le donnassions entre nous, sous les yeux de notre Sauveur, *pour ne plus former qu'une même famille. Ce beau jour de la réunion, je ne le verrai pas.* J'ai tâché de faire quelque chose pour l'amener. Mais que peut faire un homme perdu parmi des milliers et des millions? »

Les jésuites réussirent, le 3 avril 1827, à éliminer Ignace-Henri de Wessenberg comme vicaire général et coadjuteur de l'évêché de Constance. Les cantons suisses qui en faisaient partie furent gagnés par l'amorce d'un évêché national; mais le but réel était *d'annihiler l'influence de Wessenberg,* cet autre précurseur du mouvement de réforme catholique-chrétienne et ami personnel du P. Girard. C'est bien grâce à Wessenberg que le terrain dans beaucoup de cantons allemands a été si propice à notre œuvre de Réforme. Le célèbre évêque-coadjuteur de Constance avait exercé son ministère dans un sens libéral, tolérant et franchement hostile au jésuitisme. Le P. Girard témoigna ainsi à son ami sa sympathie dans une lettre écrite le 6 mai 1827: « Il y a six mois est arrivé de Rome l'ordre de me déposer pour des erreurs de doctrine, qu'on ne prenait pas la peine de spécifier. Je demandai un jugement canonique. Pas de réponse. Je ne puis espérer de repos que dans le silence de la tombe. Mais pourquoi me plaindre? *On fait en petit avec moi ce qu'on fait en grand avec vous,* mon révérendissime ami. Trait de rapprochement qui en laisse entrevoir d'autres, et qui m'est cher. Le *parti catholique dominant est aveugle, il dénature tout.* »

Au préfet de Fribourg, Rodolphe Weck, qui lui conseilla un acte de soumission à l'évêque, en lui demandant pardon

des anathèmes lancés contre lui et ses livres, le noble moine-philosophe opposa le refus suivant:

« On m'a fait passer pour un païen, on a écrit contre moi des libelles diffamatoires. Veut-on peut-être encore que j'aille me reconnaître coupable des choses horribles que l'on m'impute, *de trahison envers l'Eglise* dont je suis ministre et par conséquent *d'une révoltante hypocrisie,* puisque, étant incrédule et païen, j'ose encore fonctionner tous les jours comme prêtre catholique? Je ne ferai jamais cet aveu pour les beaux yeux de qui que ce soit. *Je mentirais à ma conscience et trahirais les vérités catholiques que l'on a sacrifiées à mon sujet.* J'ai ajouté la paroisse de Berne au diocèse. Je ne puis pas me louer de la récompense que j'ai reçue de Messeigneurs les évêques. »

V. — Années de retraite à Fribourg (1834-1850).

Malgré les plus belles offres que lui fit le gouvernement pour le retenir à Lucerne, le P. Girard retourna dans sa ville natale.

Qnestionné par son ami Naville sur ce qu'il pensait des *écoles mixtes,* appelées ainsi en Suisse parce qu'elles réunissent des enfants de confessions diverses, Girard répondit: « Les *divergences* qui concernent le dogme, le culte et l'organisation du clergé chez les protestants et les catholiques sont *réelles,* sont *grandes;* mais doivent-elles cacher à nos yeux *l'harmonie fondamentale où elles viennent se fondre?* Nous avons tous heureusement *un même symbole, une même morale et une même oraison dominicale.* Ces choses forment le christianisme universel au milieu de toutes les nuances et à proprement parler le christianisme de la pratique journalière de la vie; or le christianisme doit jouer dans l'éducation, tant publique que privée, le rôle qui lui convient et je ne saurais faire cas de nos écoles s'il n'y joue le premier rôle. Les écoles mixtes doivent s'y borner scrupuleusement et renvoyer pour le reste aux diverses communions et à leurs pasteurs respectifs. Ainsi toutes les opinions religieuses seront respectées et toutes trouverontà l'école ce qui est un premier besoin. L'école est le vestibule du temple et inculque aux élèves le christianisme universel. »

Lorsque Wessenberg publia un poème intitulé: « De l'esprit de la paix dans l'Eglise », Girard l'en félicita en ces termes: « Je vous fais mon compliment pour la persévérance que vous

mettez à *proclamer la vérité au milieu du bruit qu'on fait pour étouffer sa voix.* »

Dans le pressentiment des orages qui allaient fondre sur les cantons catholiques, le P. Girard écrivait en 1835 à l'ancien avoyer de Lucerne, Am-Rhyn : « Je ne suis pas sans inquiétude sur l'avenir de ma patrie, et c'est pour cela que je désire ardemment que tous ceux qui sont placés, comme nous, entre l'*exaltation* et la *résistance,* s'emploient à sauver l'Etat, s'il peut être sauvé. »

Le P. Girard, qui avait tant à souffrir des menées ténébreuses des jésuites, exprime son opinion sur cet ordre néfaste dans une lettre au pasteur Muralt de Zurich :

« L'arrivée d'une société que l'empereur Alexandre a expulsée de la Russie a détruit les espérances du public fribourgeois et les miennes. *Avide de domination, cette société ne souffre personne à côté d'elle, et, semblable à la taupe, elle marche sous terre, pour ronger sourdement ce qu'elle veut détruire à son profit.* Son apparition dans ces derniers temps a été en Suisse, comme ailleurs, un *signal de discorde.* Le versatile abbé Lamennais n'est pas mon homme, mais je souscris avec pleine conviction à la peinture qu'il a faite de la fameuse Société dans un voyage à Rome. »

Pour la troisième fois, Girard fut élevé par ses confrères au poste de provincial (1839) et appelé à présider la société helvétique des sciences naturelles, qui eut une réunion à Fribourg.

Dans son « Cours de langue », le P. Girard définit le péché originel : *la prédominance de la sensualité ou de la partie basse sur la partie noble de l'être humain.*

Le grand âge du moine cordelier lui fit déposer en 1845 la charge de provincial.

Le noble cœur et le patriotisme éclairé du P. Girard furent attristés du fait de l'adhésion du canton de Fribourg à la ligue séparée (ou Sonderbund) des sept cantons catholiques (1845). Il avait fait tout son possible auprès de l'avoyer Déglise pour conjurer le danger. Ce dernier avait été prié de passer dans la cellule du Cordelier et ils étaient tombés d'accord : « *que d'entrer dans cette alliance, c'était prendre une position des plus dangereuses* ». Mais Déglise subit d'autres influences, et l'appel du P. Girard était resté stérile. Une petite révolution ayant éclaté à la suite du vote du Grand Conseil (6 janvier 1847), le P. Girard en parla ainsi :

« La tentative révolutionnaire de quelques étourdis a très mal réussi pour eux et pour la chose publique. Le *système ultramontain,* qui était en déclin, a pris le dessus. Il triomphe et poursuit sa victoire sans ménagement et sans pudeur. Nos tours sont pleines de prisonniers depuis cinq mois. Fribourg est devenue une ville de guerre que l'on entoure de fortifications. Le gouvernement a cassé l'ancien Conseil communal, de son bon plaisir et contrairement aux lois. Le nouveau Conseil est dans le sens des jésuites, qui se montrent, en chaire, les *apôtres, non de l'Evangile, mais de la superstition la plus grossière.* Ils gagnent les femmes, et, par elles, espèrent gagner les hommes. Omnia, comme dit le jésuite Jouvenci, ad majorem Dei gloriam et institutionis nostræ. *La situation est si triste que je m'exilerais encore une fois,* si je n'avais pas quatre-vingt-deux ans. »

A M. Rapet, directeur de l'école normale de Périgueux, le P. Girard écrit sur le même sujet : « Notre position géographique nous ordonnait la neutralité, et nous qui prétendons avoir plus de religion que les autres, nous devions paraître en Diète comme médiateurs. *Mais l'esprit qui règne ici est tel qu'un homme sensé et chrétien s'y trouve presque en enfer.* Ah ! si je n'avais pas 82 ans, je ne pourrais pas m'y souffrir. »

Après la défaite du Sonderbund (fin 1847), le P. Girard écrivait : « *Mes espérances d'un rapprochement religieux se sont évanouies.* Le Sonderbund a fait une guerre de religion et il a réussi à éloigner plus que jamais les deux confessions qui divisent la Suisse. Au seizième siècle, on s'est *divisé par la tête, on ne se réunira que par le cœur, et cette réunion est à présent plus éloignée que jamais.* »

Le grand religieux mourut le 6 mars 1850. La calomnie l'avait poursuivi jusque sur son lit de mort. Quelques-uns de ses proches parents crurent devoir le convertir. Le P. Girard s'était confessé à un de ses confrères et il répondit à un de ces convertisseurs, dont la vie privée laissait beaucoup à désirer, par ce seul mot : Médecin, guéris-toi toi-même. Aux autres il ne daigna répondre qu'en regardant l'image consolatrice, le crucifix, suspendu au-dessus de sa tête.

Le gouvernement radical fit décréter par le Grand Conseil « que le P. Girard avait bien mérité de la patrie et de l'humanité, que son portrait serait placé dans toutes les écoles

et que toutes les autorités constituées devaient prendre part aux funérailles ».

Les dépouilles mortelles du P. Girard reposent devant le maître-autel de l'Eglise des cordeliers.

Le 23 juillet 1860, une statue fut inaugurée sur la place publique de Fribourg en l'honneur du célèbre pédagogue.

Ce monument porte l'inscription suivante :

Au père du peuple fribourgeois,
Au protecteur de la jeunesse,
Au philosophe chrétien et au moine patriote.

De tout ce qui précède nous avons le droit de conclure que le P. Girard a combattu les mêmes abus de l'Eglise romaine que nous signalons depuis trente ans. Comme nous, il avait en horreur la théologie scolastique et la casuistique jésuitique. Il refusait comme nous de courber le front devant l'idole du Vatican, la « Papocésarie renaissante », et de « s'enchaîner au joug de Rome ». Notons qu'il s'est éteint vingt ans avant le malheureux concile du Vatican, qui a proclamé l'infaillibilité du pape. Nous sommes convaincus que les innovations doctrinales de ce concile l'eussent confirmé dans sa conception du véritable catholicisme et qu'il fût devenu l'un des chefs et des initiateurs de notre Réforme. La réunion des diverses Eglises chrétiennes n'était-elle pas une idée chère au vénérable religieux ? Sur ce point, il eût donc aussi été d'accord avec nous. Nous sommes heureux de constater qu'un génie comme le P. Girard professait nos principes religieux et patronnait notre Réforme. Patriote ardent, il a travaillé à la dissolution du Sonderbund et souhaité de voir le jour de l'union religieuse de tous les enfants de l'Helvétie. Comme nos chefs et comme beaucoup d'adhérents de notre cause, il a été abreuvé d'amertume jusque sur son lit de mort par les adeptes d'une confession qui se targue de posséder le monopole du salut.

C'est à juste titre que nous appelons le P. Girard un précurseur de la Réforme catholique-chrétienne.

Genève, octobre 1899.

JEAN RICHTERICH.